

À propos des [Jeux de mains](#) de Marc Ferrante : La radiographie comme exorcisme

Une jeune femme danse devant un prince oriental. Elle se dévêt lentement, et bientôt elle est nue, dans l'attente du désir de celui qu'elle croit avoir ému. "Encore", lui dit le prince surpris qu'elle s'arrête en chemin. Au delà des vêtements, il y a la peau. Et au delà de la peau ? Quel secret dissimule la nuit épaisse du corps, comment faire rendre gorge au désir enfoui dans le voir et qui ne s'arrache à l'autre qu'au prix de sa mort ? La médecine occidentale a fondé son efficacité thérapeutique sur l'ouverture systématique du corps humain; sur l'exploration soucieuse du moindre fragment tissulaire ou humoral. Elle a pris le fantasme à la lettre et elle s'est attachée à voir, ôtant la peau, mettant à jour ce fouillis cohérent de viscères et de tissus devenant dès lors l'intimité absolue de l'homme, pour découvrir finalement qu'il n'y a rien à découvrir. Nulle vérité ultime, sinon un amas de sang et d'os, de la chair et des organes, des flaques d'humeur sur le marbre ou le bois de la table, des seaux à demi remplis de matières: ce qui reste d'un homme après l'investigation anatomique.

De l'iconographie des traités d'anatomie aux clichés des radiographies, de la scintigraphie à la scannographie ou à l'échographie, un imaginaire de la transparence offre le corps humain à nombre de visibilités dans la traque de la maladie ou de l'anomalie. Un surprenant effeuillage dévoile les tissus, les cellules, éclaire l'opacité du corps sans rien laisser en friches. Le fouillis organique se transpose en pure surface, en schéma ou en signes à interpréter, livrés à la familiarité des décodeurs. Les images consolent de l'impossibilité de se saisir d'un monde infiniment mouvant et plural, elles assurent une prise sur lui, qu'il s'agisse d'un univers social ou organique. Elles font le récit d'un monde enfin compréhensible car réduit à une poignée d'indices et figé dans l'instant.

Les clichés radiographiques dissolvent l'écran des apparences humaines, ôtent les tissus superflus du corps comme autant de vêtements inutiles et donnent à voir ses organes ou son squelette en occultant la mort. La transparence de la chair fait l'économie de la dissection ou de l'autopsie. Du vivant même de l'homme elle se joue des tissus plus sûrement que le couteau et les expose à l'appréciation du médecin sans rompre l'intégrité du corps. Elle est une anatomie aux mains propres, sans épanchement d'humeurs ou de sang. L'homme contemple son propre squelette sans avoir pour autant rendu l'âme et sans que sa chair lui fasse défaut. Il endosse tranquillement son squelette le temps de la pause derrière la machine et il reprend sans dommage ses oripeaux charnels une fois l'examen fini. Le vif saisit le mort en toute innocence, sans craindre le pire. Le cadavre n'est plus nécessaire pour faire effraction dans les entrailles et les examiner une à une. En ce sens toute image renvoyant de quelque façon à la mort est un *memento mori*, elle est leçon d'humilité renvoyant à l'infini précarité de la condition humaine. Elle nous rappelle au double sens du terme que nous sommes mortels.

Mais le travail de la fantaisie ou de l'inconscient emporte le contenu de l'image au delà de son souci puritain de signifier une donnée pour un diagnostic. L'image n'est jamais une copie de la réalité, mais un regard sur elle, la conséquence d'une technique qui éclaire des données en laissant les autres dans l'ombre. Certes, la procédure scientifique vise à l'éradication soigneuse de l'imaginaire du dedans, elle cherche l'objectivité ou la transposition pure du réel, elle aspire à donner un résultat qui soit déjà un prêt à penser ou un à prêt à l'usage. La conversion du corps en image se veut sans supplément, sans distance, sans scories. Mais toute image, même la plus aseptisée, la plus rigoureusement asservie au signe, suscite en l'homme un appel d'imaginaire. Comme si le dénuement du signe entraînait la riposte de la rêverie, de la même façon que les murs des villes fonctionnelles appellent les graffiti. Même coupée de toute « arrière-image », dépouillée de son épaisseur, réduite à la pure information, l'image favorise la dérive, incite au détournement. Et s'il s'agit d'une image de l'en-deça de la peau, alors un abîme d'imaginaire se déploie. Tout regard sur le monde est interprétation, surtout quand il est confrontation à une image qui paraît arrachée à la mort même. Face au cliché, l'inconscient, et le trouble plus lucide issu de l'histoire personnelle, se donnent libre court.

David Le Breton, Professeur à l'université de Strasbourg, membre de l'Institut Universitaire de France, auteur notamment sur ce thème de *La chair à vif. De la leçon d'anatomie aux greffes d'organes* (Métailié), *Anthropologie du corps et modernité* (PUF)... www.marcferrante.com